

Debord

Collection « Icônes »

Laurent Jullier

DEBORD

Les Pérégrines | Icônes

La collection « Icônes » est dirigée
par Jean Cléder et Emmanuel Tibloux.

Conception graphique :
Catalogue Général
© Éditions Les Pérégrines, 2021.
Tous droits réservés
Éditions Les Pérégrines
21, rue Trousseau 75011 Paris
www.editionslesperegrines.fr

Sommaire

- 7 1971
II Une petite situation sans avenir
 Tout casser
 La menace de l'aube
 Quelques années à ne rien faire
 Le club des méprisants
 Ne désirons qu'une longue ivresse
 Avec la dialectique tout s'arrange
 Les tulipes fanées
 Les optimistes écrivent mal
 Une inaccessible maison entourée par des bois
- 43 Le spectacle continue
 Consommer du néant
 Le mouvement autonome du non-vivant
 Des enfants obéissants
 Quiqueg et nous
 Inversons les choses
 Tout ce qui était directement vécu
 Séparés par d'invisibles cloisons
- 69 *Riflusso*
 Si je pouvais contrôler mes pas, où donc irais-je ?
 La ville où je suis né n'existe plus
 Faire une critique qui soit une vie
 Mourir les bottes aux pieds
 Le boulanger bourru
 Une bouteille de mezcal
 La belle langue de mon siècle
- 97 2021
- 103 Chronologie
III Trésor national

Nota

Ce livre contient un certain nombre de citations, allusions, références et phrases détournées. Comme il arrivait souvent à Guy Debord de le faire, l'auteur en a tenu la liste; trop encombrante pour figurer ici, elle est accessible en ligne à l'adresse suivante: <https://editionslesperegrines.fr/fr/books/debord>

1971

Le premier souvenir que j'ai d'une déclaration politique de mon père remonte à un reportage télévisé sur John Lennon, en 1971. Le cofondateur des Beatles y était interrogé sur sa chanson *Working Class Hero*. Le repas finissait. Mon père venait de rentrer; il était *de quatre heures midi*, comme on disait alors pour signifier qu'il embauchait cette semaine-là sept jours de suite à quatre heures du matin. Prenant le risque, ou cessant d'y faire attention sous le coup de la colère, de s'attirer une remontrance de ma mère qui détestait l'entendre parler à la maison comme à l'usine, il laissa soudain filer entre ses dents, face à l'écran: «Pauvre con.»

En appuyant, pour une fois, sur le *e* muet de la deuxième syllabe.

C'était donc aussi mon premier contact, très indirect, avec les idées de Guy Debord, puisque les «héros de la classe ouvrière» dont cette chanson brosse le portrait ont tout l'air d'une invention *spectaculaire*. Je repenserais à la réaction de mon père, plus tard, en lisant les situationnistes et l'usage qu'ils faisaient du mot («Pas de dialogue avec les cons»). Et certes, il fallait vraiment l'être pour héroïciser le travail en usine.

Bernard Lavilliers l'avait compris ; il chantait dans *Fensch Vallée*, qui avait pour cadre ma région d'origine :

*Tu ne connais pas, mais t'imagines
C'est vraiment magnifique une usine
C'est plein de couleurs et plein de cris
C'est plein d'étincelles surtout la nuit
C'est vraiment dommage que les artistes
Qui font le spectacle soient si tristes*

Non que la grandeur fût absente. Des Aciéries de Pompey, où mon père faisait les trois huit, étaient sortis la tour Eiffel et les rails du Transsibérien. Nombre de sidérurgistes étaient fiers de leur travail ; ils commandaient au feu. Mais ça n'avait rien de romantique ni d'héroïque.

Le spectacle s'y amplifia au milieu des années 1970, quand la direction décida que l'usine avait besoin d'une *image*. Une agence accoucha à grands frais d'un logotype composé d'une tour Eiffel stylisée et d'un acronyme. Il se retrouva un peu partout, y compris sous la forme de néons montés sur le toit du laminoir principal. Cette enseigne demeurait en vain allumée la nuit, quand les seules personnes encore éveillées étaient celles qui n'avaient pas besoin de ce genre de renseignement, puisqu'elles travaillaient là.

L'usine, au quotidien, produisait déjà des images : les coulées de fonte faisaient naître des couchers de soleil alternatifs que toutes les familles ouvrières apercevaient depuis leur maison à plusieurs kilomètres à la ronde. Mais les néons n'avaient pas cette nécessité – c'était de la publicité, c'était du spectacle. La direction avait d'ailleurs sous-traité l'installation de l'enseigne auprès de spécialistes. Or elle tombait sans cesse en panne ; tantôt il manquait un pied à la tour Eiffel, tantôt une lettre au nom de l'usine. Ces pannes préfiguraient ce qui suivit. Le minerai brésilien se mit à coûter moins cher que le minerai lorrain, puis acheter l'acier déjà fait à l'autre bout du monde apporta de plus gros dividendes aux actionnaires. Enfin, une fois la gauche au pouvoir pour jeter de la

poudre aux yeux, l'usine ferma. En 1985, quelques-unes des machines partirent pour Pittsburgh, d'autres pour Shanghai ; la plupart à la ferraille. On songea un moment à changer en terrain de golf les hectares de friches industrielles ainsi dégagés. La postmodernité, alors, battait son plein ; publicitaires et *designers* appréciaient de transformer en *lofts* les anciennes manufactures et les vieux entrepôts. Le monde « bougeait ».

Bientôt des entreprises s'installèrent à la place de l'usine. Adieu toute grandeur : elles fabriquent là, désormais, du papier toilette et des canettes à remplir de ce que Debord appelait *néo-bière*. De la camelote pour des vies minuscules. Aucune trace ne subsiste du gigantesque complexe aux cinq mille ouvriers qui bornait mon horizon. Mais en Lorraine il y a plus caricatural encore, en matière de spectacle : à quelques kilomètres au nord, depuis la fin des années 1980, un parc d'attraction a pris la place de l'aciérie d'Hagondange. Il s'appelait à l'origine le Parc des Schtroumpfs, mais au gré des faillites il change, depuis, régulièrement de nom. On s'y étourdit sur des manèges.

Bref, même si je l'ai découverte trop tard car je ne suis pas passé directement, loin s'en faut, du monde ouvrier à celui de l'université, la pensée de Debord m'a permis de mettre des mots sur ce qui transformait mon quotidien. Comble d'ironie, le monde disparu de mes vingt premières années n'a pas été représenté. Il n'a intéressé aucun cinéaste. Petits, mes camarades et moi trouvions d'ailleurs normal qu'aucun film ne se déroulât dans cet univers sale et obscur. Nous n'eûmes que quelques minutes à nous mettre sous les yeux dans un Belmondo de 1972, *L'Héritier*, et plus tard une courte scène dans *Voyage au bout de l'enfer*, qui montre brièvement des sidérurgistes de Pittsburgh – la ville où partirait, nous ne le savions pas, le laminoir sur lequel nos pères travaillaient encore. Les grands auteurs du cinéma, et les petits de même, se souciaient des hommes du fer comme de colin-tampon. J'ai donc été ravi de voir Guy Debord mépriser les films de

Jean-Luc Godard, ce Godard qui à mes yeux avait donné une image si imbécile des ouvriers dans son film *Tout va bien*. Et j'ai ajouté une boucle au roman familial en grinçant des années plus tard, à mon tour, devant les dithyrambes critiques que déclenchait à Paris la sortie du film *À l'ouest des rails*, consacré à la fermeture d'une aciérie au fin fond de la Chine: «Pauvres cons.»

En revanche, ce monde non représenté avait accueilli des représentations. Un peu avant la tour Eiffel en néons, des étudiants étaient venus jouer une pièce d'avant-garde à l'usine arrêtée en Mai 68. Ils avaient reçu des boulons et des œufs. En ce mois de mai mythologisé depuis, les sidérurgistes avaient cessé le travail plusieurs semaines, et tout ce qu'ils avaient gagné c'est une paire de bleus supplémentaire. La direction, en d'autres termes, faisait désormais gracieusement laver leur bleu de chauffe chaque quinzaine au lieu d'une fois par mois. La mesure avait surtout arrangé les épouses d'ouvriers: nombre d'entre elles, dont ma mère, jugeaient humiliant pour leur mari de devoir aller un mois entier couvert de graisse, et s'écriaient déjà à les leur laver au mi-temps de la cadence imposée.

Sous les pavés, les pavés.

Une petite situation sans avenir

L'auteur explicite existe ou a existé pour de bon; il a signé les livres, il a parfois touché de l'argent. C'est le vrai Debord, tantôt dépeint en gentleman bon vivant, tantôt en manipulateur mégalomane. L'auteur implicite, en revanche, n'existe que dans notre imagination. C'est le Debord qu'on se figure à lire ses phrases. Or l'heure est aux enquêtes de police, avec ou sans la police, et laisser de côté l'auteur explicite devient suspect. C'est pourtant ce qui va se passer ici: on l'oubliera souvent. La vérité regarde surtout les personnes dont il a croisé le chemin, en leur laissant un bon ou un mauvais souvenir. Le Debord virtuel, ce personnage de roman dont les zones d'ombre s'éclairent de la manière qui nous convient le mieux, est plus intéressant.

Debord n'aurait peut-être pas approuvé; il était sensible, lui, à la biographie de ses auteurs favoris. Il regrettait que l'honnête homme ne fût plus, désormais, celui qui fait de bonnes actions mais celui qui dit de belles choses. Il pardonnait de justesse à Shakespeare d'avoir écrit sur Venise sans y être allé, mais pas à Malraux d'avoir imaginé depuis son fauteuil la

Chine de 1927. Certain d'avoir eu, comme Chateaubriand dont il citait le mot, une vie qui ressemblait à son œuvre, il ne craignait pas qu'on le jugeât à ses actes. Pas question d'être un de ces théoriciens de la révolution qui taisent leurs conditions réelles d'existence de crainte d'y laisser voir des contradictions. Depuis sa mort, ses adversaires l'accusent d'ailleurs d'avoir mis trop d'insistance à se donner le beau rôle. Bah ! pour rester avec Chateaubriand, « qui peut se flatter d'être trouvé sans tache en ces temps où personne n'a l'usage entier de sa raison » ? Et puis, si cette position de policier leur convient, sans doute leur propre vie privée est-elle impeccable ? Grand bien leur fasse et laissons-les là.

Rencontrons plutôt un ami imaginaire. Il a vécu, pour de bon ou non, la vie que nous aurions voulue. Il célèbre la bonne chère, les amitiés sincères, les soirées à défaire le monde, les matinées paresseuses étrangères à la peur d'arriver en retard au travail, et les après-midi tranquilles à la seule merci d'une brusque envie de filer à Venise. Il dit nos frustrations mieux que nous. Il nous venge des humiliations du quotidien quand il mouche le loufiat prétentieux, prend de haut le livreur désinvolte, ou soufflette d'une lettre inutilement bien tournée le maçon qui gonfle les prix. Tant pis si cet ami n'entretient pas des liens plus étroits avec le vrai Debord que le Marcel de la *Recherche* avec le vrai Proust ou l'Ernest de *Paris est une fête* avec le vrai Hemingway. Beaucoup de choses vraies sont souverainement ennuyeuses, aussi est-ce la moitié du talent que d'y choisir ce qui peut devenir poétique. Et puis au risque du paradoxe, disons-le : fictionnaliser l'auteur aide à prendre au sérieux ce qu'il dit.

Ce tour de passe-passe, donc, lui aurait déplu. Les seuls lecteurs qu'il trouvait capables de s'intéresser vraiment à ses livres étaient ceux qui vivent pour saper l'ordre existant. On ne saurait dès lors se prétendre favorable aux idées de Debord sur la façon dont la vie doit être vécue, et filer au bureau, revenir par le supermarché puis lire le soir une histoire aux enfants.

Pourquoi pas, dans ces conditions, et en référence au petit village où il a fini ses jours, porter un tee-shirt « I ♥ Champot » ? *Che vergogna!*... Quant aux admirateurs de ses films, la plupart aimaient trop d'autres metteurs en scène pour que cet intérêt lui parût crédible. C'est dire si, avec la vie rangée que je mène, j'ai le sentiment de monter au front avec des cartouches à blanc. À quoi bon de l'amour sans preuves, de la *connaissance sans emploi*, pour reprendre la formule qu'il appliquait au fait de savoir, sans décroiser les bras, que l'espèce humaine va vers la catastrophe écologique ? Soit, n'insistons pas. Reste l'usage. Lire Debord, c'est s'offrir une grille de lecture du monde qui nous entoure, une grille qui convient à beaucoup de situations. Elle permet, exemple d'autant plus frappant que le sujet n'est pas directement traité par Debord, de vivre son homosexualité le menton haut, comme en témoigne Emmanuel Guy, qui plus tard co-organiserait la grande exposition sur lui à la Bibliothèque nationale. Debord lui-même reconnaissait s'être servi de la théorie, non seulement pour décrypter la société, mais aussi pour *se* comprendre mieux.

Tout casser

Il faut tout de même raconter un peu sa vie. Ce qu'elle a de plus spectaculaire, si l'on ose ce mot, c'est qu'elle s'est déroulée hors des médias. Zéro entretien, zéro plateau-télé. Attitude au demeurant aussi cohérente que celle de ses adversaires : un homme qui n'a physiquement rien de spécial et refuse tout contact avec les médias est l'inverse parfait d'un beau mec qui vient vendre des idées-paillettes dans une émission très courue, en chemise blanche et du fond de teint sur les joues.

Encore heureux, cela dit : on n'imagine pas un écrivain épris d'authenticité commencer la journée par s'adonner devant son miroir. Ni se faire refaire le nez, changer de lunettes au gré de la mode, ou graisser la patte d'un infographiste pour qu'il efface en douce une ride ou un bouton sur un cliché donné à la presse.



Citation d'Henri Bergson peinte
 au-dessus des boutiques franchisées,
 face au 22 rue du Four, 2021.
 « C'était à Paris, une ville qui était alors si belle
 que bien des gens ont préféré y être pauvres,
 plutôt que riches n'importe où ailleurs.
 À présent qu'il n'en reste rien... » (Debord, 1978)

Tout à son désir de voir en Debord un inspirateur du mouvement punk, Greil Marcus lui trouve tout de même sur de vieilles photos une posture un peu *rock 'n roll*. Il exagère. À vingt-cinq ans, l'objectif le surprenait encore en costume-cravate. Le *hound dog*, le clone d'Elvis Presley à la bouche comme un bonbon, c'était Isidore Isou, le fondateur du mouvement lettriste, ce « maître que quelque temps il avait suivi » avant de voler de ses propres ailes. Debord ne fut ni rock ni dandy; il se contenta de tomber la cravate quand l'époque devint telle qu'être naturel suffisait à étonner universellement.

Quant à son donquichottisme et à son « côté puéril », il les a soulignés lui-même. Ils supposent une tournure d'esprit identique : *y croire*. On l'a vu souvent charger les moulins le temps d'un combat inégal et sans pitié; et de temps en temps, comme en Mai 68, il y avait même un moulin qui n'en était pas un mais bel et bien un géant. Il le savait. « Enfant gâté, disait-il de lui-même, qui a toujours cru que le monde était fait pour lui faire plaisir, et n'a jamais été capable de ressentir les choses au-delà de cet infantilisme affectif. »

C'était un fils de bonne famille, orphelin de père à cinq ans. L'argent manquait, mais la mère se remaria. Ballotée par la guerre, la famille recomposée se fixa vite sur la Côte d'Azur. La famille : la barbe. Son goût pour l'architecture venant, il prônerait l'arrivée de maisons et de quartiers *non pensés pour les familles*. Un extrait de *Shanghai Gesture*, collé dans un de ses films, enfoncerait le clou : « Mon père, marchand de tabac, était loin. Et ma mère, mieux vaut ne rien en dire : à moitié française, l'autre moitié perdue dans la nuit des temps. » Lautréamont et dada inspiraient le lycéen. Et comme son tour d'esprit le portait à généraliser, il commença vite à ne penser du monde rien de bon. À la messe de minuit, l'année de son baccalauréat, il s'offrit un petit chahut avec des camarades. Après avoir allumé une cigarette à un cierge, il cria : « La porte ! On s'les gèle ! » Encore quelques mois et ce serait : « On se l'Hegel. »